



[page précédente](#) (**La pudeur - VIII**) [page suivante](#)



Freud vu par Hermann Struck. (Berlin 1914) in Le complexe de castration, ouvr.collectif Ed. TCHOU

FREUD ET LA PUDEUR

Par sa technique même, la cure analytique, porte au premier plan la question de la pudeur verbale. Sur le divan, "tout dire" est une injonction à transgresser, condition nécessaire pour que la sexualité soit introduite dans le jeu de parole. De la révocation de cette censure est attendue une mise à jour du refoulé, tenue pour nécessaire au processus thérapeutique.

Freud et la pudeur verbale

Sans aucun doute, sous ce biais, la science freudienne, peut revendiquer un regard sur le phénomène pudique. La règle d'énonciation que l'on vient de rappeler veut effectivement écarter "toute tentative de pudeur". Mais Freud ne l'enregistre pas sous ce jour quand il invite explicitement le patient à parler même quand il répugne à le faire, et justement pour cela.

"Alles sagen" vise à faire apparaître dans le discours un champ interdit. La parole devra alors scrupuleusement dévoiler tout ce qui est censé être exclu dans l'échange conventionnel et, en principe, retenu par l'inhibition que l'on sait. Ainsi la verbalisation en vient-elle à représenter "l'envers impudique de toute parole".

Pour Marcel HENAFF "tout dire" est bien la formule freudienne, la règle fondamentale de l'analyse comme technique de reconnaissance et d'aveu du désir ... "Tout dire" serait ... l'exigence de ne rien cacher, de tout mettre à découvert. La formule est celle de l'effraction... Or remarque cet auteur "tout dire" c'est vouloir en même temps la totalité et l'excès,...) peut-on, être à la fois des deux côtés de l'interdit (autrement dit de la loi) dans le même discours car, "dire tout de ce qu'on doit taire, c'est se mettre en rupture de légalité".

"L'enjeu de cette transgression, de ce crime de lèse frontières ce sera la destruction de l'ultime réduit (...) de l'interdit,"

lieu où, en droit, l'autre existe qu'il convient de ménager.

L'impudeur située à l'orée de l'investigation psychanalytique est donc situé dans une zone frontière :

"dévoiler cet en deçà, souvent masqué par les lectures aseptisée de la prise de parole".

Malgré de fines analyses, les rapports entre l'effraction impudique et la mise à jour du refoulé conservent une certaine obscurité. L'injonction "tout dire" ne vise d'ailleurs qu'à créer un certain contexte opératoire, sans pour autant conférer une spécificité à l'obstacle pudique, à peine nommé. **En pratique, on pressent cette contradiction qui veut que la pudeur soit la marque de la loi, tandis que l'échec du tout dire est abdication devant le non-dit.**

Freud et la pudeur corporelle

On ne s'étonnera donc pas que Freud ait si peu évoqué la pudeur dans son oeuvre, par exemple pour rendre compte des réactions contra phobiques qui l'entourent la

"scène primitive", représentation structurante, indispensable à la mise en forme de nos identités sexuelles.

En fait la défense pudique n'est pas au premier rang dans les observations cliniques du Maître viennois. C'est sans la nommer qu'il saisit son apparition chez l'enfant dans ce bref passage d'une **observation célèbre** :

... Ce matin, Hans (4 ans ½) en se levant, raconte : "Tu sais, cette nuit j'ai pensé : Quelqu'un dit : Qui veut venir avec moi ? Alors quelqu'un dit : Moi. Alors il doit lui faire faire pipi". ... Le rêve est édifié sur le modèle du jeu, seulement Hans y souhaite que celui à qui appartient le gage soit condamné,... : "à faire faire pipi à l'autre"... Traduit, le rêve est donc tel : "je joue aux gages avec les petites filles. Je demande : "Qui veut venir à moi ?" Elle (Berta ou Olga) répond : "Moi". Alors elle doit me faire faire pipi"... (Ce qui est évidemment agréable à Hans). Il est clair que l'acte de lui faire faire pipi, à l'occasion duquel on lui ouvre son pantalon et on lui sort son pénis, est teinté pour Hans de plaisir...

Hier, comme j'allais l'aider à faire un petit besoin, il me demanda pour la première fois de le mener derrière la maison, afin que personne ne pût le voir et il ajouta : "L'année passée, pendant que je faisais pipi, Berta et Olga me regardaient". Cela veut dire, je pense, que l'année passée il lui était agréable d'être regardé, ce faisant, par les petites filles, mais qu'il n'en est plus ainsi. L'exhibitionnisme a maintenant succombé au refoulement... J'ai observé depuis, à plusieurs reprises, qu'il ne veut plus être vu faisant pipi.

A 4 ans ½ Hans subit la mésaventure que ses ancêtres bibliques ont connu avant lui : il s'est découvert pudique, ce qui, à cet âge, est conformes aux normes du développement de l'enfant. En cette circonstance **Freud** nous en livre sont interprétation : **elle est pour lui le refoulement de l'exhibitionnisme**. Il est curieux de constater que pour **Freud** :

le petit enfant manque au plus haut point de pudeur et montre ... un plaisir non équivoque à découvrir son corps en attirant l'attention sur les parties génitales.

La pudeur, très naturellement constitue alors :

la force opposée à ces perversions (exhibition / voyeurisme). Ces pulsions qui ont une connexion intime avec la vie génitale ne s'affirmeront que plus tard, (mais) existent cependant dans l'enfance...

Subordonner la pudeur à la sexualité est une inéluctable nécessité doctrinale pour le pansexualisme freudien. Dans ce cadre, l'auteur ne ménage pas les hypothèses dans lesquelles il réserve toujours une "place privilégiée à l'infantile", (encore que l'enfant ne soit pas pudique dans les premières années) :

Au cours de cette période de latence totale ou seulement partielle s'édifient les

forces psychiques qui se dresseront plus tard comme des obstacles sur la voie de la pulsion sexuelle et qui, telles des digues, resserreront son cours (le dégoût, la pudeur, les aspirations idéales esthétiques et morales).

Ou encore :

Les notions sexuelles de ces années d'enfance seraient, d'une part, inutilisables, dans la mesure où les fonctions de reproduction sont ajournées, ce qui constitue le caractère principal de la période de latence ; d'autre part, elles seraient perverses en soi, c'est-à-dire issues de zones érogènes et portées par des pulsions qui, eu égard à l'orientation prise par le développement de l'individu, ne pourraient susciter que des sensations de déplaisir. Elles éveillent ainsi des contre forces psychiques (motions réactionnelles) qui, afin de réprimer efficacement ce déplaisir, édifient les digues psychiques déjà mentionnées : dégoût, pudeur et morale.

C'est bien la nature de ces contre forces qui pose problème. Elles paraissent relativement hétérogènes, luttant à la fois contre le plaisir et le déplaisir. Elles ont pour finalité de "neutraliser provisoirement une véhémence infantile ne pouvant trouver de débouché permis ou adéquat". L'enfant peut en effet "être entraîné à tous les débordements imaginables" alors que les **digues psychiques** qui entravent les excès sexuels : pudeur, dégoût et morale, ne sont pas encore établies.

*L'édification de "digues psychiques", créant des inhibitions au rang desquelles on peut compter la pudeur, est donc rapportée originellement par **Freud** au décalage temporel qui caractérise le passage de l'enfance à l'âge adulte.*

Mais l'adulte ? L'auteur s'est si peu posé les problèmes de la pudeur qu'on peut lire dans *Essais de psychanalyse : Même les besoins d'excrétion admettent, comme cela se voit encore aujourd'hui chez les enfants et les soldats, une satisfaction en commun. La seule exception est constituée par l'acte sexuel pendant lequel la présence d'une troisième personne est tout au moins superflue, cette personne étant, dans les cas extrêmes, condamnée à une attente pénible. (Essais de psychanalyse, Petite bibliothèque Payot, p.150)*. Ce qui paraît constituer, pour Freud, une explication à ce besoin très général de dissimuler l'acte sexuel.

Plus directement on lit ailleurs un étrange discours sur :

la moyenne des femmes n'ayant pas subi l'influence de la civilisation

et dont le nombre serait immense. Ces femmes n'ayant pas acquis ces digues psychiques que sont "pudeur, dégoût et morale" deviennent candidates à la prostitution (mais il ne se prononce guère sur cette supposée perversion). Les prostituées sont considérées comme dépourvues de pudeur et la pudeur comme une contrainte apportée par la civilisation. **Freud** n'a cessé de tenir la pudeur **comme, une force de répression que la "civilisation" impose à la sexualité**. Dans une vision

énergétique, teintée d'anthropomorphisme, il lui donne la fonction d'"**endiguer la puissance du sexe féminin**" dans son "pullulement immaîtrisable de vie"...

Monique Schneider note fort justement que la pudeur est souvent enfermée dans une parenthèse où, de façon un peu hétéroclite selon nous, elle côtoie la honte et le dégoût. C'est finalement la notion de "dignes psychiques", qui paraît prévaloir dans la pensée freudienne, au service de ce qui s'y trouve désigné comme les forces civilisatrices. Si parfois la pudeur manque, la cause en est des plus imprécise. Il ne dit rien sur le chapitre particulièrement important de l'impudeur dans les affections psychiatriques graves.

Il saute aux yeux que le raisonnement freudien est construit sur la juxtaposition de concepts plus que précaires et sans grande cohérence épistémologique. **Dans un discours qui se veut pourtant résolument matérialiste, la pudeur prend tous les caractères d'une substance surnaturelle de l'âme.**

Là n'est peut-être pas l'essentiel : en fait **Freud n'interroge jamais la pudeur**. Elle est appelée tantôt comme facteur constitué, tantôt comme facteur constituant, mais toujours comme une réponse, qui intervient au moment voulu dans la gestion socioculturelle des phénomènes pulsionnels de l'individu dans ses rapports avec le social. Mais de cela nous ne tirons aucun savoir supplémentaire.

Autre problème : déni et refoulement

Sur un proche terrain, la recherche freudienne a dévoilé d'autres processus inhibiteurs qui répondent au concepts de **déni** et de **refoulement**. Ces notions opportunément introduites dans les sciences de l'esprit n'en sont pas moins sources de confusion pour le problème qui nous occupe. Cliniquement le déni et le refoulement traduisent des **ruptures entre l'expression verbale du sujet et le contenu mental supposé**. Dans l'échange de parole, ces ruptures se traduisent par la répétition d'impasses relationnelles allant jusqu'au refus d'admettre l'évidence, attestée par le plus grand nombre.

La distinction d'avec la pudeur peut cependant être affirmée sur une opposition très nette : **les forces psychiques en jeu dans les phénomènes du déni et du refoulement affectent le contenu idéique, c'est à dire la production de la pensée**. Ceci à l'insu du sujet et au bénéfice de l'inconscient qui se voit remanié ou détourné de la vie consciente.

Certes, par voie de conséquence, le déni et le refoulement, affectent inévitablement le discours mais il faut en trouver l'explication en ceci qu'ils altèrent l'énoncé, c'est à dire **le message**, et non la seule énonciation.

Ce n'est pas le cas dans le sujet qui nous intéresse : l'individu pudique ressent

vivement l'indisponibilité de sa parole, même si les idées et les désirs sont présents, voire insistants. Sans quoi d'ailleurs la pudeur n'existerait pas. Dans cette situation, où l'énonciation est rebelle à la puissance de l'esprit, le sujet a toujours conscience des censures qui pèsent sur ses paroles comme sur ses actes. Les contraintes sont toujours éminemment ressenties ; **cette indubitable lucidité suffit à soustraire la pudeur au domaine freudien d'investigation qui est justement l'inconscient** (lequel, pour être exploré, doit être soustrait à la pudeur)...

Quoiqu'il en soit, en ce domaine, le sujet conserve toujours l'inconscience fondamentale et spontanée des forces font de lui une personne pudique.

Note sur la négation, la dénégation, le déni...

"**Dénégation**" : Pour **S. Freud**, l'énoncé négatif peut être interprété de manière positive : *Nous prenons la liberté, lors de l'interprétation, de faire abstraction de la dénégation et d'en extraire le pur contenu des idées.* Cette interprétation est rendue possible par le fait que ce qui est nié par le moi, est un contenu qui peut être affirmé du point de vue de l'inconscient. Grâce à la **dénégation**, **ce contenu peut passer le seuil de la conscience sous une forme négative**. Le psychanalyste entendra donc la phrase comme une déclaration que le sujet n'est prêt à entendre comme telle : La **dénégation** est ainsi une opération du moi par laquelle la personne accueille intellectuellement un contenu de pensée tout en s'en défendant.

Nous considérons donc la **dénégation** comme un type de négation, ce type se distinguant des autres d'un point de vue psychologique.

Le **déni** renvoie à une double opération de reconnaissance puis de refus. Le sujet accepte dans un premier temps sous sa forme positive, affirmative, le contenu jusqu'alors refoulé, puis le remet en cause. Autrement dit avec des exemples :

- **dénégation** : "j'ai rêvé d'une femme, ce n'était pas ma mère" ; le psychanalyste entendra : "c'était ma mère" (l'exemple est de **Freud**) ;
- **déni** : "j'ai rêvé d'une femme, je sais bien que c'était ma mère. Mais quand même" (l'exemple est de **M. Mannoni**).

La négation rend compte de ce passage par paliers, du taire au dit :

A. Au départ, il y a l'**indicible absolu**, barré, refoulé, qui ne parvient au sujet sous aucune forme.

B. Le **nier à soi-même** se présente sous la forme :

- de la **dénégation** : la représentation n'est plus refoulée : elle parvient à la conscience, mais sous une forme totalement niée ;
- ou celle du **déni** : la représentation énoncée est remise en cause, n'est pas acceptée pour ce qu'elle est.

C. Le **nier à autrui** renvoie au mensonge : le sujet a conscience du contenu qu'il juge honteux et/ou préfère le cacher à autrui par crainte de sa réaction. Certaines négations, si elles ont vocation à cacher une "vérité", ne la cachent qu'à autrui : le locuteur a **conscience de son mensonge** mais ne veut pas ou ne peut pas, dans les circonstances et dans la relation, affirmer le contenu nié à son allocutaire.

D. La **négation pour dire** est une des précautions de la parole d'aveu : elle permet de ne pas affirmer pleinement le dire honteux, le signifiant tabou, que ce dire choque l'énonciateur, le co-énonciateur ou les deux à la fois. Le locuteur nie le contenu opposé de ce qu'il veut dire. Exemple, un homme dit : "la première expérience sexuelle ... c'est pas avec une femme" ; (au lieu de c'est avec un homme).

E. Le **dit** enfin consiste en **l'affirmation assumée** de l'objet de discours et du discours lui-même pris en charge, accepté par la personne au sens où celle-ci est soumise à un effet d'identité.

[Texte de Fr. Péréa in : [Les négations dans le discours pudique](#)].



Lucian Freud . Et les jeunes mariés.

[page précédente](#) (**La pudeur - VIII**) [page suivante](#)

[Retour à l'Index](#)

Site créé le 02 août-1997. - Dr J. Morenon, 8 rue des tanneurs, F-04500 [RIEZ](#)

Emplacement du Fichier :
<http://jean.morenon.fr>

